

UN AUTEUR, UN LIVRE : Aux origines de la théologie féministe au XIX^e



Lettres sur l'égalité des sexes
Sarah M. Grimké éditions Labor et Fides, 2016, 280 p., 23 €.

Sarah M. Grimké est née en 1792 dans une famille appartenant à l'élite politique et sociale du sud des États-Unis. Son propre père possède plusieurs centaines d'esclaves et elle dispose d'une jeune servante noire qui lui tient lieu de compagne de jeu. La jeune fille est curieuse et intelligente, mais elle ne peut faire d'études, car cela était réservé aux garçons, les filles étant cantonnées dans l'apprentissage des bonnes manières.

Révoltée par cette injustice, elle trouve dans le mouvement quaker une Église qui privilégie une relation directe avec Dieu, qui laisse une place aux femmes et qui est opposée à l'esclavage. Elle en sera exclue un peu plus tard lorsqu'elle reprochera à ce mouvement de ne pas mettre en pratique ses intuitions.

Sources

Les quinze lettres reproduites dans ce livre ont été rédigées en 1837. Traduites et annotées par Michel Grandjean, professeur d'histoire à la faculté de théologie protestante de Genève, elles représentent un document important dans l'histoire du féminisme. Comme le dit leur auteure : « *Si les gouvernements ecclésiastiques et civils sont ordonnés par Dieu, j'affirme que la femme a exactement le même droit que l'homme de*

s'asseoir dans le fauteuil présidentiel des États-Unis. » Dans ces lettres trois points ont retenu notre attention.

Herméneutique. Sarah Grimké opère une relecture de la Bible qui repose sur l'égalité entre Adam et Ève dans la création comme dans le péché. Le commandement de domination concerne le monde animal, mais jamais l'homme par rapport à la femme. Après avoir réinterprété les passages qui peuvent suggérer une domination, elle affirme qu'« *aucun passage de la Bible ne donne la moindre indication selon laquelle Dieu renverrait la femme à l'homme comme à celui qui devrait l'instruire* ».

Féminisme et abolitionnisme

Politique. L'auteure dresse un parallèle entre la soumission des femmes et celle des esclaves. Cela lui donne l'occasion d'une défense des femmes esclaves qui sont doublement dominées. Grimké dénonce ouvertement un tabou dans les bonnes familles protestantes du sud des États-Unis : les propriétaires étaient bien souvent les violeurs de leurs esclaves et n'hésitaient pas à vendre sur le marché leurs propres enfants. Grimké fait appel à la prise de conscience des femmes américaines devant de telles exactions.

Ecclésiologique. L'auteure défend l'ouverture du pastorat aux femmes à partir de l'opposition entre les prêtres et les prophètes. Les prêtres étaient des hommes, alors que les prophètes peuvent être des femmes. Or l'ecclésiologie protestante inscrit les pasteurs dans la lignée des prophètes et non des prêtres : « *S'il est du devoir des hommes de prêcher, il est également du devoir des femmes de le faire.* » CQFD. ■

ANTOINE NOUIS

Domination des femmes et poison de l'esclavage

La soif de dominer a probablement été le premier effet de la chute. Comme il n'y avait pas d'autre être doué d'intelligence sur qui exercer cette domination, la femme a été la première victime de cette passion profane. Cette passion, nous la voyons ensuite à l'œuvre chez Caïn quand il tue son frère, chez Nemrod quand il devient un puissant chasseur d'hommes et qu'il met en place un royaume pour exercer son pouvoir. C'est là que nous voyons l'origine de ce poison qu'est l'esclavage qui s'est répandu immédiatement après la chute et dont les puantes ramifications ont poussé sur toute la face du monde connu. L'histoire entière montre assez que l'homme a soumis la femme à sa volonté, qu'il l'a utilisée comme un moyen au service de son bien-être égoïste et des plaisirs de ses sens, qu'il en a fait l'instrument de son propre confort. Jamais il n'a émis le désir de l'élever à cette place pour laquelle elle avait été créée. Après avoir fait tout ce qu'il a pu pour dégrader et asservir l'esprit de la femme, le voici maintenant qui jette un regard triomphant sur cette ruine, qui est son œuvre, et affirme que l'être qu'il a ainsi profondément blessé lui est inférieur.

[Extrait de la lettre du 17 juillet 1837]

FÉMINISME. Les lettres de Grimké sont un plaidoyer biblique et politique contre la domination masculine.

Les droits humains ne sont pas divisibles



QUESTIONS À

Michel Grandjean
professeur d'histoire du christianisme à la faculté de théologie protestante de Genève

Sarah Grimké a fondé sa revendication féministe à l'intérieur de l'Église alors qu'en France ces revendications se déployaient souvent contre l'Église. Comment expliquer cette différence ?

Ce n'est pas si simple : les sœurs Grimké sont bien issues d'un milieu ecclésiastique (l'épiscopatisme), mais elles ont progressivement claqué la porte de toutes les Églises... ou s'en sont fait renvoyer. Ce qui explique qu'on puisse assister, en contexte anglo-saxon, à une réflexion biblique et théologique sur l'égalité des sexes, alors qu'en France ce combat se mène en dehors de toute théologie (pensons à Condorcet ou à Olympe de Gouges, pour nommer deux grandes figures révolutionnaires).

C'est d'abord que la Bible est beaucoup moins lue en France (majoritairement catholique) qu'aux États-Unis (majoritairement protestants) et qu'elle n'a pas la même autorité. Il faut bien le reconnaître : ce n'est pas un hasard si, comme Florence Rochefort ou d'autres l'ont mis en évidence, la défense des femmes dans le XIX^e siècle français se déploie d'abord sur le terreau protestant (cf. Eugénie Niboyet ou Jenny d'Héricourt).

Les lettres pointent un parallèle entre l'oppression des femmes et l'esclavage. Vous paraît-il pertinent ?

Effectivement, c'est sur le terreau de la lutte contre l'esclavage que les sœurs Grimké découvrent que les arguments qu'elles utilisent pour faire valoir les droits du Noir face au Blanc sont aussi pertinents pour défendre la femme face

à l'homme. C'est un exemple qui illustre le fait que les droits humains ne sont pas divisibles (on peut faire l'hypothèse qu'on trouvera davantage de machos dans les milieux racistes que chez les antiracistes...).

Comme pour l'esclavage, la Bible a été utilisée comme argument d'oppression. Comment expliquer qu'elle devienne source de libération ?

Comme toujours, tout dépend de la façon dont on l'interprète. Il faut y chercher une clé herméneutique : celle de Grimké se trouve dans le premier récit de la création (« *Dieu créa l'homme à son image... mâle et femelle il les créa* ») ou chez Paul (« *Il n'y a plus l'homme et la femme* »). En conséquence, elle peut faire valoir que, quand Jésus prêche sur la montagne et dit à la foule : « *Vous êtes la lumière du monde* », il le dit aux femmes comme aux hommes.

Sarah Grimké a plaidé en faveur du pastorat des femmes dès la première moitié du XIX^e siècle. Quelle a été son influence dans le mouvement qui a conduit à cette ouverture ?

Très indirecte. L'histoire du féminisme est un peu, hélas, l'histoire de découvertes qui avaient déjà été faites, mais qui étaient restées sans suite. Si des courants dissidents comme les quakers font figure de précurseurs, ce n'est qu'au XX^e siècle que les « grandes » Églises ouvrent les portes du pastorat aux femmes. (Et encore, timidement : en 1922, un Wilfred Monod passait pour un utopiste quand il imaginait que les femmes pourraient devenir pasteures, mais à la condition qu'elles restent célibataires !).

Du côté états-unien, il faut toutefois mentionner la « Bible de la femme », qui paraît dans les années 1890, et qui jouera un rôle important dans l'évolution des mentalités au XX^e siècle. Or, cette *Woman's Bible*, due à une équipe de savantes réunies par Elisabeth Cady Stanton, s'inscrira précisément dans la ligne tracée par Sarah Grimké. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. N.